

Malade, il grimpe une partie du Kilimandjaro à l'aide d'un exosquelette développé à Rennes

Ouest-France le 17/09/2021

Atteint d'une sclérose en plaques, le Lyonnais Julien Vedani, 34 ans, a grimpé en août une partie du Kilimandjaro, le plus haut sommet africain, à l'aide d'un exosquelette développé au Pôle Saint-Hélier, à Rennes. Il raconte ses cinq jours sur les pentes du volcan tanzanien, où il a atteint les 4 100 mètres.



Julien Vedani (le deuxième en partant de la gauche) sur les pentes du Kilimandjaro (Tanzanie), cet été.

La voix de Julien Vedani est encore chargée d'émotions. Positives, assure-t-il. « **Les journalistes me demandent si je ne suis pas déçu de ne pas être allé plus haut. Mais avant tout, l'aventure est exceptionnelle. De moi-même, moi seul, j'ai pu monter jusqu'à 4 100 mètres. La prochaine étape, c'est donc 5 000 mètres, au moins !** », lance, déterminé, ce Lyonnais de 34 ans. Atteint d'une sclérose en plaques, il a grimpé, en août, une partie du Kilimandjaro (Tanzanie), le plus haut sommet africain qui culmine à 5 895 mètres.

L'exosquelette, seulement au jour 1

La montée, colossale - « **un rêve de gamin** » - Julien Vedani s'y prépare depuis deux ans, entre les cols alpins, pyrénéens et... Rennes (Ille-et-Vilaine). Précisément au Pôle Saint-Hélier, centre de médecine physique et de réadaptation, qui possède un exosquelette, acheté à un fabricant canadien, et développe son utilisation. Le Lyonnais, dont la maladie a été diagnostiquée en 2015, a embarqué le dispositif électromécanique pour son ascension. « **Mais j'ai quasiment tout fait sans !**, s'exclame-t-il, fièrement. **Je ne l'ai utilisé que le premier jour, sur la route du premier camp, Lemosho. L'objectif était de garder**

l'exosquelette et ses batteries pleines pour la dernière montée. Bon, même si tout s'est arrêté avant, cela reste une réussite incroyable. »



Julien

Vedani, au milieu, a grimpé jusqu'à 4 100 mètres d'altitude sur les pentes du Kilimandjaro (Tanzanie), cet été

La route vers le pic Uhuru, le toit du continent, a commencé le 13 août. Avec lui, une équipe de quatre personnes dont Vanessa, son amie infirmière ; des journalistes de *France Télévisions* qui suivent son périple ; une trentaine de porteurs, qui montent le matériel et les tentes. Pour atteindre le premier camp, le groupe gravit 600 mètres de dénivelé. La deuxième étape, Shira 1, est la plus dure. **« La montée était hyper lourde, avec plus de 1 000 mètres de dénivelé et 12 heures de route. C'était long car je faisais souvent des pauses, tous les 200 mètres »**, raconte-t-il, alors aidé par ses équipiers avec une barre en bois tenue sur un côté pour **« avancer en gardant l'équilibre »**. Puis vient Shira 2, de durs chemins de pierre, des à-pics, et le camp Moir Hut. Les squats et les quadriceps **« ont bien fonctionné »** mais Vanessa, l'infirmière, lui détecte un œdème pulmonaire. Une accumulation d'eau dans les poumons.

« C'est un truc qui m'éclate »

« La décision de redescendre a été difficile à prendre. J'ai été triste de m'arrêter à 4 100 mètres », convient l'aventurier. Quatre jours de montée pour un jour de descente. **« Mais des souvenirs fulgurants, un environnement changeant et spectaculaire »**, ajoute-t-il. Sans aucun regret. **« C'est un truc qui m'éclate, j'ai envie de montrer à tous qu'il est possible de le faire quand on s'en donne les capacités. C'est aussi ça le message. »**

Un mois après l'ascension, Julien Vedani a repris la rééducation et les entraînements. Il pense déjà au coup d'après. Le Kilimandjaro, encore ? **« Je vise plutôt les Andes »**, dit-il. La route de l'aventurier se trace comme il l'entend. Et elle fera un arrêt au Pôle Saint-Héliier, début octobre, où il est certain que son voyage en Tanzanie sera évoqué.